Document generated on 04/16/2024 4:05 p.m.

Recherches féministes

Travail et vieillesse féminine : une histoire à suivre...mais possible

Aline Charles

Volume 6, Number 1, 1993

Temps et mémoire des femmes

URI: https://id.erudit.org/iderudit/057728ar
DOI: https://doi.org/10.7202/057728ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)
1705-9240 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Charles, A. (1993). Travail et vieillesse féminine : une histoire à suivre...mais possible. *Recherches féministes*, *6*(1), 105–111. https://doi.org/10.7202/057728ar

Article abstract

The history of older women's work is still waiting to be done. Such a history surely presents many possibilities, for example, the consideration of older women as social actresses and the questioning of the definition of old age. Relying on her current study of Montreal hospitals (1940-1980), the author suggests stretching the concept of work to include not only salaried work but also free work, such as that done by nuns and volunteers. This way, more women are included in studies and one sees how the definition of old age, established by and for the world of salaried work, overflows into other spheres of free and volunteer women's work in the 1960s.

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Travail et vieillesse féminine : une histoire à suivre... mais possible

Aline Charles

Au milieu des années 1980, des historiennes françaises concluaient à la possibilité d'une histoire des femmes (Perrot 1984). Qu'en est-il des femmes âgées ? Elles sont présentes, mais souvent noyées, dans les statistiques démographiques : est-il possible d'écrire leur histoire, avec et au-delà de ces chiffres ? Et surtout, l'histoire de leur travail ? La réponse ne semble pas évidente.

La raison en est simple : sujet très... « jeune », l'histoire de la vieillesse fait tout juste ses premiers pas. Il faut attendre les années 1970 pour voir historiens et historiennes manifester un intérêt pour le sujet. Au Canada et au Québec, les études historiques de la vieillesse se résument, encore aujourd'hui, à une poignée d'articles et de monographies. Une véritable problématique de la vieillesse existe pourtant depuis 1945 au sein des autres sciences sociales et suscite actuellement une foule de travaux.

La recherche féministe a aussi récemment élaboré une réflexion à ce sujet. La présence massive des femmes dans les tranches d'âge les plus élevées constitue un aspect frappant de l'évolution des courbes démographiques, difficile à ignorer. Mais ces études se sont surtout attachées aux bouleversements des fonctions reproductives et familiales qui accompagnent le *fait de vieillir au féminin : syndrome du « nid vide », veuvage, ménopause*, etc. En outre, dans la plupart de ces travaux, les femmes âgées ne font rien : elles se contentent d'être là. D'être simplement plus pauvres, plus seules ou plus malades que les hommes. Ces études sont bien sûr fondamentales, mais on voit mal s'y profiler la marge de manœuvre des actrices sociales que sont aussi les femmes âgées. Il apparaît donc nécessaire d'explorer les rôles qu'assument les « aînées » hors de leur foyer et, tout spécialement, d'analyser l'articulation travail et vieillesse féminine.

C'est justement ce que je me propose d'effectuer dans ma thèse de doctorat, dont s'inspire le présent texte et qui a pour cadre le milieu hospitalier montréalais de la période 1940-1980[1]. Faisant appel à une main-d'œuvre majoritairement féminine, les hôpitaux représentent un terrain d'investigation propice à ce genre de recherche. Ils constituent aussi l'un des rares secteurs qui autorisent un examen simultané des multiples formes du travail féminin : travailleuses, religieuses et bénévoles s'y côtoient pendant longtemps. Il devient ainsi possible de cerner plusieurs espaces où vieillesse et travail des femmes se recoupent. Les rapports sociaux de sexe se situent alors au cœur d'une analyse qui capte les différentes modalités du travail féminin dans la sphère publique (gratuit et rémunéré) pour les articuler les unes aux autres. Le

1. Thèse menée au Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal grâce à une bourse du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Les sources utilisées comprennent notamment les archives hospitalières, religieuses et bénévoles de deux hôpitaux de Montréal, l'Hôtel-Dieu et Sainte-Justine.

Recherches féministes, vol. 6 n° 1, 1993 : 105-111

présent article vise à démontrer l'intérêt d'une notion élargie du travail féminin et d'une mise en parallèle des multiples formes de ce travail (rémunéré, domestique, bénévole, religieux) pour l'histoire des femmes âgées. Le cas du secteur hospitalier montréalais permettra d'illustrer le propos.

Pour une notion élargie du travail

Outre les lacunes historiographiques déjà exposées, écrire une histoire du travail des femmes âgées paraît d'autant plus difficile que seule une petite minorité d'entre elles occupent un emploi. Du XIX^{e} au milieu du XX^{e} siècle, les jeunes Québécoises éclipsent incontestablement leurs aînées sur ce plan. C'est vers les années 1940 qu'apparaîtront de manière décisive des travailleuses plus âgées, notamment le groupe des 45-64 ans. L'évolution de la participation au marché du travail des plus de 65 ans est un peu plus complexe puisque leur nombre grimpe d'abord de 5 à 9 p.100 de 1951 à 1971 pour ensuite chuter à 4 p.100 en 1986 (Motard et Tardieu 1990).

Le vieillissement de la main-d'œuvre féminine a vraisemblablement été ralenti par la généralisation de la retraite qui, très vite, impose un âge de sortie du marché du travail autour de 65 ans. Comment, alors, prétendre à une histoire du travail des femmes âgées ? Si l'on s'en tient à une définition classique du travail (salarié), une poignée de femmes âgées seulement répondent à l'appel. On peut, bien sûr, considérer que l'histoire d'une petite minorité présente un certain intérêt. Élargir le concept de travail pour englober travail salarié, bénévole et religieux se révèle cependant plus fructueux. La notion de travail éclate alors hors des bornes traditionnelles (et masculines ?) qui la corsètent. Et le sens qu'elle acquiert ainsi redonne toute leur place aux rapports sociaux de sexe.

L'intérêt d'une telle démarche ne réside pas seulement dans le raffinement des problématiques du travail féminin. Si l'on scrute chacune de ses modalités, un portrait plus complet de l'activité des femmes âgées à travers le temps devient non seulement possible mais représentatif d'un plus grand nombre d'entre elles.

Partant de ce principe, une histoire de la vieillesse féminine centrée sur le travail dégage plusieurs pistes de réflexion. Elle éclaire, entre autres, la question de la définition de la vieillesse. Celle-ci varie, certes, en fonction des époques et des contextes. Mais au XX^{e} siècle, il est clair que le troisième âge se définit de plus en plus en opposition au travail rémunéré. À mesure que la retraite se transforme en politique universelle de gestion de la vieillesse, cette dernière prend le sens d'un non-travail : être vieille ou vieux devient synonyme d'être à la retraite et inversement. Or, dans les sociétés occidentales, le travail rémunéré n'est pas seulement une question de subsistance; c'est un principe d'organisation sociale et de définition de soi (Kholi 1988). Dans ce contexte, les individus exclus du travail rémunéré, la majorité des femmes âgées en particulier, ont de la difficulté à se forger une identité sociale.

De là émerge l'importance de considérer les autres formes du travail féminin et leur signification dans la vieillesse. Suivre en parallèle travailleuses, religieuses, ménagères et bénévoles âgées permet d'éviter la réduction de leur identité sociale et oblige à rectifier le constat généralement dressé de l'inactivité des femmes âgées. Cela montre aussi que le tandem « vieillesse-retrait du marché du travail », pensé et présenté comme universel, ne reflète qu'une seule définition de la vieillesse. Définition devenue hégémonique, à n'en pas douter, mais qui ne doit pas faire oublier les autres.

Mettre l'accent sur le travail des femmes âgées présente aussi l'avantage de mieux camper celles-ci en actrices sociales qui ne se contentent pas de vivre une vieillesse imposée, mais qui la négocient et qui participent à sa construction. Il devient alors plus facile de mettre en relief leurs négociations, leurs perceptions de la vieillesse, leurs actions et même... leurs luttes. Une histoire du travail (au sens large) des femmes âgées constitue donc un moyen à la fois de les sortir de la passivité à laquelle bien des études les confinent et d'interroger la définition même de la vieillesse, conçue au XX^{e} siècle comme l'envers du travail rémunéré. Quitte à se demander finalement si cette définition n'est pas surtout masculine. Malgré son apparente neutralité.

Le travail rémunéré et le travail gratuit : un chassé-croisé

Le travail rémunéré se situe en tête du palmarès des études féministes, tant du côté de la sociologie que du côté de l'histoire. Par contraste, le travail gratuit, exception faite du travail domestique, a été beaucoup moins ciselé sur le plan théorique. C'est le cas par exemple du travail des religieuses qui, bien qu'il ait perdu de son importance aujourd'hui, n'en demeure pas moins majeur dans l'histoire des femmes, au Québec en particulier (Laurin *et al.* 1990). C'est le cas aussi du bénévolat qui constitue une forme d'activité et d'engagement social féminin importante bien que dans peu de travaux on l'analyse dans une perspective historique (Charles 1990).

La notion de gratuité demande donc à être précisée. Intuitivement, on peut sentir que le travail domestique, celui des religieuses et des bénévoles, représentent des formes de travail gratuites tout d'abord parce qu'elles ne sont pas payées. Christine Delphy (1978) apporte une précision supplémentaire en développant l'idée que le travail domestique est gratuit dans la mesure où il constitue un service à *autrui* et qu'à ce titre il n'est pas plus payé (en argent) que rémunéré (en nature); travailler pour soi comporte en effet une rémunération. Danielle Juteau et Nicole Laurin complètent cette définition d'un travail gratuit en soulignant que le contrat de travail des religieuses « ne fixe ni ne limite en quelque manière la nature, la durée ou les conditions de leur travail » (1988 : 196). Bien que les femmes en tirent leur subsistance, le travail domestique et celui des religieuses demeurent gratuits parce qu'il s'agit dans les deux cas d'un service à autrui fourni dans le cadre d'un contrat de travail illimité. Le bénévolat diffère sur ce point : non payé et constituant un service à autrui, il est gratuit, mais il s'inscrit dans un contrat moral de travail révocable à volonté dont les limites sont fixées par les bénévoles elles-mêmes.

Tout cela ne doit pas occulter les liens qui existent entre les sphères publique et privée. La démonstration que la participation des femmes au marché du travail doit être comprise en fonction ou en interaction avec leurs responsabilités familiales n'est plus à faire : c'est là un acquis. Or, si travail rémunéré et travail domestique s'articulent, il se pourrait qu'il en soit de même avec le travail des religieuses et des bénévoles.

Imaginons qu'un chassé-croisé place les différentes formes du travail féminin les unes par rapport aux autres. Un premier cas de figure sépare alors travail rémunéré et travail gratuit, disposant ainsi les travailleuses en face à face avec les religieuses, les ménagères et les bénévoles. Un deuxième distingue le travail comme moyen de subsistance et le travail « facultatif », plaçant cette

fois-ci travailleuses, ménagères et religieuses en vis-à-vis des bénévoles. Enfin, le contrat de travail range d'un côté les travailleuses et les bénévoles aux conditions bien précises et, de l'autre côté, les religieuses et les ménagères pour qui le mot d'ordre est celui d'une disponibilité permanente.

Où se situe l'âge dans ce tableau un peu abstrait du travail féminin ? Dans la section suivante, je propose quelques pistes de réflexion à partir de l'étude du milieu hospitalier et tente de montrer comment la vieillesse occasionne des glissements fréquents entre les différentes formes du travail des femmes. Je voudrais préciser que ce ne sont que des pistes, ma recherche n'étant pas terminée. J'ajoute aussi que, si les hôpitaux mobilisent toutes les facettes du travail féminin de la sphère publique, ils ne permettent malheureusement pas de tenir compte du travail domestique. Présenter d'un point de vue théorique les multiples aspects du travail féminin permet néanmoins de mieux délimiter chacun puisqu'ils s'éclairent les uns les autres, le travail domestique constituant dans cette optique un pôle de référence important.

Le travail des femmes âgées dans les hôpitaux montréalais (1940-1980)

Une première application possible du cadre théorique au milieu hospitalier concerne la proportion de femmes âgées « actives ». On l'a vu, les effectifs des travailleuses âgées se révèlent assez maigres au Québec après 1941. Or, les religieuses de 65 ans et plus représentent de 35 à 48 p.100 des travailleuses du même âge entre 1941 et 1971 et « plus les cohortes [de femmes actives] sont âgées, plus le poids des religieuses dans ces cohortes est lourd » (Laurin *et al.* 1991 : 233). Dans les hôpitaux, si les travailleuses sont plus jeunes que le reste de la main d'œuvre féminine, les sœurs hospitalières sont plus âgées que la moyenne des religieuses. Placer côte à côte religieuses et travailleuses âgées change donc la perspective. Le même raisonnement peut s'appliquer au bénévolat : malgré des chiffres disparates, tant pour le Québec que pour le secteur hospitalier, les bénévoles âgées constituent une minorité non négligeable qui s'est considérablement accrue depuis 1970 (Brault 1990). Considérer sur le même pied travailleuses, religieuses et bénévoles élargit donc sensiblement le bassin de femmes âgées actives et ouvre des perspectives sur les multiples réalités du vieillir au féminin.

Un deuxième exemple, relatif à la retraite, montre l'intérêt d'une perspective qui cherche les points de jonction entre les différentes formes du travail des femmes âgées. Dans les années 1960, l'étatisation des hôpitaux transforme les religieuses en salariées; parallèlement, la retraite obligatoire à 65 ans s'impose systématiquement dans les hôpitaux. Devant la portée de ces mutations, les religieuses sont, elles aussi, forcées de quitter leurs postes lorsqu'elles atteignent l'âge prescrit. En 1964, la supérieure des religieuses de l'hôpital Sainte-Justine reçoit ainsi de la direction l'avis suivant :

> Faisant suite au règlement adopté par l'Administration, que le personnel de Ste-Justine âgé de 65 ans et plus devra quitter son emploi le ou avant le 1er septembre 1965, nous désirons vous informer que ce règlement s'appliquera aussi aux religieuses [...]. Nous regrettons beaucoup cette décision qui a

été prise pour nous conformer aux exigences des Syndicats et du Service de l'assurance-hospitalisation[2].

Les mutations qui s'opèrent sur la scène du travail salarié déteignent, en quelque sorte, sur celle du travail gratuit, rattrapant ainsi au détour les religieuses qui auraient pu se croire à l'abri de tels bouleversements. La retraite devient donc un outil de gestion de la vieillesse dans les sphères marchande *et* non marchande et gagne des facettes du travail féminin demeurées intouchées jusque-là.

Mais les religieuses, de par l'éthique et les modalités spécifiques de leur travail, ne peuvent se contenter d'une retraite au sens d'inactivité. L'examen des archives montre que ces dernières ne rendent pas tablier et cornette uniquement parce qu'elles ont fêté leur 65e anniversaire de naissance. Selon leurs capacités et leurs compétences, elles sont assignées par leur supérieure, à d'autres tâches, internes à la communauté le plus souvent; des tâches exécutées dans ce qui serait l'équivalent, pour des religieuses, de la sphère privée. L'autre solution, relativement fréquente, lance ces religieuses sur la voie du... bénévolat : huit « retraitées » de l'Hôtel-Dieu de Montréal mettent ainsi sur pied en 1970 un service d'aide aux malades (visites et dépannage). Parties d'un travail gratuit à titre de religieuses, puis devenues pour l'État et les administrations hospitalières des salariées qui doivent respecter les normes relatives à la vieillesse, elles retournent à la fin de leur vie dans le monde du travail gratuit.

Comme l'indique la citation précédente, c'est bien sous la pression des syndicats et donc de l'univers du travail rémunéré (outre celle de l'État) que les sœurs se voient imposer une retraite qui est aussi une définition de la vieillesse. Des pressions similaires seront éventuellement exercées sur les bénévoles. En 1967, deux employées de l'hôpital Sainte-Justine contestent leur mise à la retraite : pourquoi seraient-elles déclarées trop vieilles pour leur emploi tandis que trois bénévoles, d'âge plus que respectable, continueraient tranquillement à travailler à des postes importants[3] ? Cet exemple montre là encore comment la retraite, pourtant issue du travail rémunéré, peut être utilisée pour définir la vieillesse dans la sphère du travail gratuit. Toute l'emprise de la retraite sur les définitions du dernier âge de la vie se mesure ici et révèle les liens existant entre le travail rémunéré des femmes âgées et leur bénévolat.

Une dernière illustration de l'articulation des différentes facettes du travail des femmes âgées concerne les bénévoles. Au milieu des années 1970, le vieillissement démographique et la généralisation de la retraite, gonflant la catégorie des personnes dites inactives, créent une inquiétude au sujet du fardeau social qu'ils annoncent. Simultanément, un nouveau modèle gagne en popularité : la vieillesse active. Journaux et revues pour personnes âgées émergent au Québec et diffusent l'image d'un troisième âge dynamique, encore vert, occupé à de multiples activités (Lachance 1989). L'insistance nouvelle sur le bénévolat des personnes âgées n'apparaît alors pas comme une simple coïncidence :

---

2. Dossier « Filles de la Sagesse » : Archives de l'hôpital Ste-Justine.
3. Dossier « Personnel non professionnel : griefs » : Archives de l'hôpital Ste-Justine.

> Le fond du désir d'être utiles, c'est cette conviction que nous avons de devoir beaucoup aux autres. Les retraités, les chômeurs et les handicapés savent très bien ce qu'ils reçoivent. Ils ont le désir bien légitime de ne pas être en reste. Mais le monde du travail salarié leur est fermé. Il leur reste le bénévolat qui leur permet de contribuer à l'évolution de la société, d'être un acteur plutôt qu'un spectateur. Chacun selon ses talents et ses capacités [...] Ce n'est d'ailleurs pas sans raison que beaucoup de bénévoles sont des mères de famille qui n'ont jamais retiré de salaire.[4]

On associe ainsi de plus en plus vieillesse et bénévolat. Dans les hôpitaux, les services bénévoles tentent de recruter précisément des personnes âgées, tandis que plusieurs employées troquent leur insigne pour l'uniforme des bénévoles au lendemain de leur mise à la retraite. Les statistiques semblent d'ailleurs indiquer que cette pratique, mise en place durant la décennie 1970, s'est concrétisée à l'échelle du Québec en 1989. Le bénévolat des plus de 65 ans a en effet fortement progressé, notamment chez les femmes âgées devenues plus nombreuses que les hommes (Brault 1990).

Le parcours aura donc été le suivant : délogées de la sphère du travail salarié, les personnes âgées (les femmes surtout) investissent le monde du travail gratuit à la fois à cause de l'impatience que suscite leur « dépendance » économique et de leur propre besoin de se forger une utilité sociale. Les bénévoles âgées existaient bien avant les années 1970, cela va sans dire. Pourtant, ce n'est que récemment que le bénévolat est devenu l'une des fonctions sociales spécifiques reconnues aux personnes âgées, tout au moins dans le discours, si ce n'est dans les faits.

Conclusion

Pour reprendre l'interrogation lancée au début du présent article, les pistes suggérées par le milieu hospitalier laissent croire qu'une histoire du travail des femmes âgées est possible. Et dilater la définition traditionnelle du travail afin d'y inclure non seulement le travail domestique mais aussi le travail religieux et bénévole, tout en dévoilant les interactions qui les relient, semble constituer l'une des avenues privilégiées pour l'écrire.

Une deuxième avenue pourrait consister à revoir la définition de la vieillesse. Il est assez fascinant d'observer comment l'âge (de 65 ans) est devenu, à travers tout l'Occident, le critère par excellence qui définit la vieillesse (en lien avec l'uniformisation de la retraite). Or, démographes ainsi que historiens et historiennes commencent à dire que cet âge constitue une donnée fragile. Son sens varie dans le temps : avoir 65 ans en 1990 recouvre des réalités différentes, autant de celles du XIX^{e} siècle que de celles de l'an 2025. Certaines personnes affirment alors que la correspondance devrait plutôt être établie entre avoir 60 ans en 1870 et 75 ans en 1989. Dans cette perspective, une histoire du travail des femmes âgées pourrait ne pas se limiter à celles qui ont 65 ans et plus. Elle inclurait des femmes plus jeunes, du point de vue de leur âge, mais déjà vieilles selon le contexte de leur époque. Serait-ce tomber de Charybde en Scylla ? Comment, en effet, déterminer les seuils d'entrée en vieillesse propres

4. *Revue Notre-Dame*, 8, septembre 1974 : 6.

à chaque époque ? Plusieurs solutions ont été proposées, mais elles demandent, pour l'instant, à être raffinées.

L'histoire du travail des femmes âgées est donc... une histoire à suivre.

Aline Charles
Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

RÉFÉRENCES

BRAULT, Marie-Marthe T.
1990 *Le travail bénévole à la retraite.* Québec. Institut québécois de recherche sur la culture.

CHARLES, Aline
1990 *Travail d'ombre et de lumière. Le bénévolat féminin à l'Hôpital Ste-Justine, 1907-1960.* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

DELPHY, Christine
1978 « Travail ménager ou travail domestique », dans A. Michel (dir.), *Les femmes dans la société marchande.* Paris, Presses universitaires de France : 39-54.

JUTEAU, Danielle et Nicole Laurin
1988 « L'évolution des formes de l'appropriation des femmes : des religieuses aux mères porteuses », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 25, 2 : 183-207.

KHOLI, Martin
1988 « Ageing As a Challenge for Sociological Theory », *Ageing and Society*, 8 : 367-394.

LACHANCE, Gabrielle
1989 *Nouvelles images de la vieillesse. Une étude de la presse âgée au Québec.* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

LAURIN, Nicole, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne
1991 *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970.* Montréal, Le Jour.

MOTARD, Louise et Camille Tardieu
1990 *Les femmes ça compte.* Québec, Les Publications du Québec.

PERROT, M. (dir.)
1984 *Une histoire des femmes est-elle possible ?* Paris, Rivages.